

# Les fictions nazies : collaboratrices de l'écriture de l'Histoire ?



*Mémoire du bachelor de la langue et de la culture françaises à l'Université d'Utrecht*

*Eindwerkstuk in de bacheloropleiding Franse taal en cultuur aan de Universiteit Utrecht*

Etudiant : Geert Jan Lustig (5491770)

Directeur : dr. O. Sécardin

2<sup>ème</sup> directrice : drs. M. Foux

Date : 20 juin 2017

Lieu : Utrecht

# Table des matières

Table des matières .....	1
Introduction.....	2
1. Travail de mémoire et écriture de l’Histoire .....	5
1.1 - La guerre des mémoires ou le monopole de la mémoire des victimes ?.....	7
1.2 - Catégories de la mémoire .....	9
1.3 - Perspective interculturelle .....	11
2. Fiction versus fait?.....	14
2.1 - Les mémoires de nazis, catégorie vide ? .....	18
2.2. – Uchronie nazie : une fiction particulière .....	19
2.3. – Une documentation nazie est-elle possible ? Une fiction nazie peut-elle archiver le réel ? .....	21
3. Représentations du nazi .....	23
3.1. – Représentation interne au corpus.....	23
3.2. – Représentation externe : réception des textes fictionnels nazis dans l’espace public .....	30
Conclusion .....	34
Bibliographie .....	36
Publications .....	36
Sites.....	37

# Introduction

« La France n'est pas responsable du Vél d'Hiv. »<sup>1</sup>

Voici une affirmation choquante, non seulement pour les Français mais aussi pour un certain nombre de citoyens européens. Quelques semaines avant les élections présidentielles de 2017, Marine le Pen a décidé de s'exprimer sur la rafle du Vélodrome d'Hiver ayant eu lieu dans la nuit du 16 au 17 juillet 1942 et de rejeter toute responsabilité de la France. Marine le Pen affirme que la Rafle du « Vel d'hiv » n'est pas la responsabilité du pays lui-même, mais plutôt de ceux qui étaient alors au pouvoir. La leader du FN remet ainsi en question la responsabilité du pays et sa responsabilité collective au détriment de quelques responsabilités individuelles hier comme aujourd'hui, près de 70 ans après les faits. Surtout Marine le Pen réactive une sorte d'identité « France » qui serait au-dessus des contingences historiques et qui par conséquent serait à dissocier du régime de Vichy.

Après la Seconde Guerre mondiale, l'Europe et même la France se sont plongées dans une sorte d'oubli relatif de la guerre. Jeffrey Herf écrit ainsi : « On the whole, the most common public attitude towards the crimes of the Nazi past was silence, avoidance, premature amnesty, and delayed and denied justice. »<sup>2</sup> Avec les Trentes Glorieuses et la Guerre d'Algérie, la France a connu une période complètement différente des années 40. Avec un essor économique, industriel et démographique spectaculaire, la France a voulu écrire une nouvelle page de son histoire. Surtout, les citoyens français ont voulu oublier les atrocités commises par Vichy et la responsabilité de la France pendant la Seconde Guerre mondiale en qualité de collaboratrice – il faut penser à Vichy et aux collaborateurs de la France occupée, mais aussi à ceux qui ont organisé très activement la rafle du Vélodrome d'Hiver. Dans les années 50, les philosophes de l'existentialisme ont commencé à repenser l'existence et la responsabilité de l'être humain. Jean-Paul Sartre, notamment, a écrit dans *L'existentialisme*

---

<sup>1</sup> Marine le Pen, émission du « Grand Jury RTL – LCI – Le Figaro » le 9 avril 2017, quinze jours avant les élections présidentielles. [http://www.lemonde.fr/election-presidentielle-2017/article/2017/04/10/marine-le-pen-choque-en-declarant-que-la-france-n-est-pas-responsable-de-la-rafle-du-vel-d-hiv\\_5108622\\_4854003.html](http://www.lemonde.fr/election-presidentielle-2017/article/2017/04/10/marine-le-pen-choque-en-declarant-que-la-france-n-est-pas-responsable-de-la-rafle-du-vel-d-hiv_5108622_4854003.html) (consulté le 25 avril 2017).

<sup>2</sup> Duncan Bell (ed.), « Introduction : Memory, Trauma and World Politics », *Memory, Trauma and World Politics*, Londres : Palgrave Macmillan UK, 2006, 13.

*est un humanisme* que « l'homme est responsable de ce qu'il est ».<sup>3</sup> L'homme devrait être conscient de sa propre responsabilité, condition de sa liberté, dans n'importe quelle période, fût-elle sombre et dans n'importe quelle circonstance, fût-elle troublée. Son paradoxe : « jamais nous n'avons été plus libres que sous l'occupation allemande »<sup>4</sup> est d'ailleurs resté célèbre. Sartre, en outre, est l'auteur d'une revendication active de la responsabilité des écrivains et des intellectuels : penser est une responsabilité critique, écrire est une condition *sine qua non* pour rester vivant. Pour Sartre, la responsabilité de l'écrivain est de s'inscrire dans l'Histoire et de s'engager, c'est le prix de la liberté.

Or, pendant les années 50 et plus encore dans les années 60, la Seconde Guerre mondiale a été refoulée par de nombreux Français. Page noire de l'Histoire de France, la Seconde Guerre mondiale représentait certainement un traumatisme pour la nation qui ne demandait qu'à l'oublier. Dans les années 70, l'attitude envers cette période changea progressivement. Avec des écrivains comme Paul Ricœur (on se reportera en particulier à *La mémoire, l'histoire, l'oubli*), la mémoire nationale française fut interrogée et commença à être perçue comme subordonnée au discours officiel. Plusieurs historiens comme Paul Ricœur ou Pierre Nora insistèrent sur l'idée qu'une sorte de connaissance historique pouvait contribuer à la mémoration, voire à la commémoration et par conséquent à la compréhension des actes du passé.<sup>5</sup> Ainsi, lorsque la génération qui a vécu l'Occupation commença à mourir, il était plus qu'urgent d'écrire sur la guerre et de sauver une mémoire en péril. Cette historiographie *in extremis* formulait également un espoir commun, celui que rien de similaire ne se reproduise à l'avenir. Pour cette raison notamment, il est aussi de la responsabilité des historiens, des écrivains et des intellectuels de traiter tous les sujets et de participer à une pensée de l'Histoire, quand bien même celle-ci serait particulièrement noire et honteuse.

Naturellement, Marine le Pen n'est pas la seule personne à s'exprimer sur un sujet si compliqué pour les Français. Par exemple, Tatiana de Rosnay avec son livre *Elle s'appelait Sarah* a elle aussi écrit sur la Seconde Guerre mondiale en France. En écrivant sur le passé trouble de la collaboration ou sur n'importe quel sujet traumatique, un écrivain peut faire

---

<sup>3</sup> Jean-Paul Sartre, *L'existentialisme est un humanisme*, Paris : Nagel, 1970. Disponible sur : [http://www.psychanalyse.com/pdf/L%20EXISTENTIALISME%20EST%20UN%20HUMANISME%20-%20JEAN-PAUL%20SARTRE%201970%20\(14%20Pages%20-%20106%20Ko\).pdf](http://www.psychanalyse.com/pdf/L%20EXISTENTIALISME%20EST%20UN%20HUMANISME%20-%20JEAN-PAUL%20SARTRE%201970%20(14%20Pages%20-%20106%20Ko).pdf) (consulté le 28 avril 2017).

<sup>4</sup> Jean-Paul Sartre, « La République de la Silence », *Situations III*, Paris : Gallimard, 1949.

<sup>5</sup> Ricœur, *op. cit.*, 167.

vivre « la mémoire de l'Histoire ». Encore faut-il comprendre ce que l'on entend précisément par « mémoire » et par « histoire ».

Il est évident que certains épisodes de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale sont pour le moins douloureux pour les mémoires européennes. On pourrait ici soutenir que cette écriture de l'Histoire n'appartient qu'aux historiens et que toute appropriation par la fiction est illégitime. Pourtant, le corpus fictionnel au sujet de la Seconde Guerre mondiale est extraordinairement divers et ceci dans tous les pays européens. Il faut enfin ajouter que les écrivains ont toute liberté de s'emparer de n'importe quel sujet. Et que parfois, la fiction, permet de mieux raconter et de mieux sentir l'Histoire que ne le ferait n'importe quel compte-rendu historique. C'est le pouvoir de la fiction. Il faut pourtant s'interroger très patiemment sur les frontières de la fiction et du fait, sur les frontières de la fiction avec la description de la vérité (historique). Une œuvre fictionnelle exclut-elle de facto toute vérité ? Ou la fiction a-t-elle quelque chose à dire au sujet de l'Histoire ? A-t-on quelque chose à apprendre des fictions historiques ?

Dans ce mémoire, cette question sera envisagée depuis les différentes théories de la fiction appliquées à un corpus fictionnel au sujet de la Seconde Guerre mondiale. Nous allons traiter plus spécifiquement le point de vue des bourreaux et non pas celui, plus traditionnel, des victimes. La question principale sera donc la suivante : les fictions nazies peuvent-elles collaborer à l'écriture de l'Histoire ? En se plongeant dans les théories de la fiction et de l'écriture de l'Histoire, nous envisagerons différentes perspectives. Tout d'abord, nous esquisserons la mémoire en tant que telle, si cela est possible. Qu'est-ce que la mémoire ? Et la mémoire nationale ? Comment s'incarne-t-elle en France, mais également dans les autres pays de l'Europe occidentale ? Après cela, nous traiterons la différence entre « fait » et « fiction » et les différentes manières d'envisager l'écriture fictionnelle de l'Histoire. Finalement, nous aimerions interroger la réception des fictions nazies dans différents pays et différentes cultures. Notre corpus s'intéressera à différentes fictions écrites et publiées au XXI<sup>e</sup> siècle, comme *Suite française* (2004) et *Les Bienveillantes* (2006), mais aussi différentes adaptations cinématographiques, comme *Suite française* (2014) afin de pouvoir mener une analyse comparée et intermédiaire.

# 1. Travail de mémoire et écriture de l'Histoire

Comme l'indique l'introduction, la mémoire historique est une notion problématique de l'histoire européenne et même mondiale. Après les événements tragiques du XXe siècle, le devoir de mémoire est devenu une notion à la fois politique, sociale et citoyenne. Selon Bell, la mémoire historique est « a cultural obsession of monumental proportions across the globe »<sup>6</sup>. Les années 70 en particulier ont montré un intérêt particulier pour la mémoire de la Seconde Guerre mondiale. De nombreux écrivains ont décidé d'écrire sur la Seconde Guerre mondiale de façon à la rendre vivante dans l'esprit des lecteurs. C'est que plus les années passent, plus les acteurs des événements et par conséquent les témoignages possibles disparaissent. Or, les témoignages sont essentiels pour garder en mémoire les événements de l'Histoire et incarner les tragédies passées. Dans son documentaire *Shoah* (1985), le cinéaste Claude Lanzmann a cherché à rassembler toutes les mémoires des victimes et des citoyens qui ont vécu autour des camps de concentration. Il a même archivé les témoignages de ceux qui ont aidé à tuer les Juifs, comme le *Schutzpolizei* en Pologne. Il est important de savoir que son documentaire a été publié au cours d'une période où la mémoire prenait de plus en plus d'importance. Son documentaire est l'un de ceux consacrés aux témoignages d'une catastrophe.<sup>7</sup> Lanzmann a essayé de décrire tout ce qui s'est passé pour consigner en quelque sorte une mémoire historique, précise et détaillée, en sollicitant les témoignages et en laissant la parole aux témoins au sujet de choses aussi diverses que la météo, les paroles exactes des nazis, etc.<sup>8</sup> Le travail de Lanzmann est particulier en ceci qu'il fait appel aux témoins qui parlent de ce qu'ils ont vu et de ce qu'ils ont vécu non pour juger ou même présenter la vérité au spectateur mais pour recueillir une partie de la mémoire historique et vivante de la Shoah. Une telle entreprise est-elle suffisante pour pouvoir penser une mémoire historique complète ? Du moins, il apparaît nécessaire de recourir aux archives et témoignages pour comprendre la tragédie. Les frontières entre vérité et fiction s'inscrivent dans cette problématique générale (cf. en particulier le deuxième chapitre de ce mémoire).

---

<sup>6</sup> Bell, *op. cit.*, 1.

<sup>7</sup> Geoffrey H. Hartman, *Holocaust Remembrance*, Oxford : Basil Blackwell Ltd., 1994, 91.

<sup>8</sup> *Ibid.*, 102.

Les frontières de la mémoire touchent aux frontières de l'identité<sup>9</sup>. Duncan Bell parle dans son œuvre *Memory, Trauma and World Politics* (2006) de l'identité comme « the relatively stable sense of 'self' that either an individual or a group (or both) maintain over time ». <sup>10</sup> Bell veut dire que l'identité est une notion relativement stable, c'est-à-dire qu'elle reste à peu près la même mais qu'elle peut connaître de petits changements au cours de l'histoire. Bell établit le rapport entre l'identité et la mémoire en rappelant qu'Anthony Smith dit que sans mémoire, il n'y a non plus d'identité et sans identité, il n'y a pas de nation.<sup>11</sup> Ainsi, le rapport entre la mémoire et l'identité serait indissociable, en particulier pour les incarnations modernes de l'État-nation. Nous parlons donc ici d'une identité qui pourrait être individuelle, mais aussi d'une identité nationale ou culturelle, à savoir une identité collective. Quels sont les points spécifiques qui constituent la mémoire nationale ou culturelle ? Nous aborderons cette notion de mémoire nationale dans la partie interculturelle.

En outre, il faut ajouter que la mémoire et les actes de commémoration n'existent pas sans la possibilité de l'oubli (et peut-être du pardon mais c'est ici un sujet que l'on ne pourra pas aborder). Selon Paul Ricoeur, la mémoire pourrait être formulée comme « un devoir de ne pas oublier »<sup>12</sup>. L'oubli serait le revers de la remémoration, en ce sens que se remémorer un événement du passé est lié à la possibilité de retrouver des souvenirs perdus, encore que, dès lors qu'ils sont « retrouvés », ils ne sont pas vraiment perdus. Ainsi faut-il comprendre qu'ils n'étaient simplement que « rendus indisponibles »<sup>13</sup>. Enfin, l'oubli est souvent considéré comme une sorte de « défaut humain », une conséquence inévitable de la vie, mais oublier ou se rappeler correspond à des intérêts le plus souvent contradictoires qu'il ne faudrait pas juger trop hâtivement<sup>14</sup>. Par exemple, il est frappant de remarquer à quel point l'oubli permet à certains survivants justement de survivre encore et de ne pas s'effondrer. Les témoignages autour de la Shoah mettent clairement en lumière les bénéfices (relatifs) de certains oublis et refoulements pour la psyché humaine.

---

<sup>9</sup> Michael Rothberg, *Multidirectional Memory, Remembering the Holocaust in the Age of Decolonization*, Stanford (Etats-Unis) : Stanford University Press, 2009, 5.

<sup>10</sup> Duncan Bell (ed.), *op. cit.*, 5.

<sup>11</sup> Ibid.

<sup>12</sup> Paul Ricoeur, « Mémoire, Histoire, Oubli », *Esprit*, 2006, No. 3 (mars-avril), 27. Disponible sur : <http://www.cairn.info/revue-esprit-2006-3-page-20.htm>, consulté le 6 juin 2017.

<sup>13</sup> Ibid.

<sup>14</sup> Ibid., 28.

D'autant plus que l'objectif de la Shoah est l'extermination des Juifs dans les termes de l'*Endlösung*, de la solution finale, c'est-à-dire l'oubli radical des Juifs et de leur existence : littéralement, leur anéantissement. Hitler n'a heureusement pas atteint son but mais son projet d'extermination massive visait l'anéantissement de toute existence et de toute mémoire juive. La Shoah pose enfin une question politique radicale, celle du révisionnisme puisque là aussi la mémoire est engagée, contestée et pour ainsi dire mise en difficulté. Hartman parle ainsi des révisionnistes de la Shoah<sup>15</sup> : (they) « engaged a variant of the problem that had so concerned the Nazis: how to dispose of those millions of dead Jews... »<sup>16</sup>. Les révisionnistes ont donc pour idéologie la « remise en question de faits appartenant à l'histoire de la Seconde Guerre mondiale, tendant à nier ou à minimiser le génocide des Juifs par les nazis »<sup>17</sup>. La notion de devoir de mémoire ne peut être comprise sans rappeler l'arrière fond révisionniste qui prétend que la Shoah n'est pas un fait mais une fiction.

### **1.1 - La guerre des mémoires ou le monopole de la mémoire des victimes ?**

Dans le documentaire *Shoah*, Claude Lanzmann fait notamment appel aux victimes pour témoigner des atrocités commises par les nazis, mais il n'aborde guère le point de vue des bourreaux eux-mêmes. Ce qu'il montre, ce sont plutôt les individus qui ont travaillé dans les entreprises ferroviaires, c'est-à-dire les Polonais qui ont organisé le transport des prisonniers dans toute l'Europe. Or, Lanzmann montre très bien que ces ouvriers ne savaient pas que ces trains de la mort allaient vers Treblinka, Auschwitz ou Sobibor. En considérant que ces ouvriers ne savaient pas qu'ils participaient à cette « machinerie de mort », étaient-ils des collaborateurs ? Pourrait-on dire qu'une personne collabore sans le savoir ? La notion de collaboration correspond à l'action de collaborer. Qu'est-ce que cela signifie ? Le Larousse parle de collaborer comme « travailler... avec quelqu'un d'autre, l'aider dans ses fonctions »<sup>18</sup>. Dans le contexte de la Shoah, il faut évidemment proposer une explication spécifique. Ainsi,

---

<sup>15</sup> Nous ajoutons 'de la Shoah' parce que le révisionnisme n'est pas seulement sur la Guerre. Le révisionnisme en général veut dire : « doctrine remettant en cause un dogme ou une théorie, notamment celle d'un parti politique. » (Larousse en ligne,

<http://larousse.fr/dictionnaires/francais/r%C3%A9visionnisme/69137?q=r%C3%A9visionnisme#68380> ).

<sup>16</sup> Hartman, *Holocaust Remembrance*, 191.

<sup>17</sup> Larousse en ligne,

<http://larousse.fr/dictionnaires/francais/r%C3%A9visionnisme/69137?q=r%C3%A9visionnisme#68380> (consulté le 26 mai 2017).

<sup>18</sup> Larousse en ligne, <http://larousse.fr/dictionnaires/francais/collaborer/17140?q=collaborer#17013> (consulté le 6 juin 2017).



Stanley Hoffmann distingue dans son livre *Collaborationism*, deux différents types de collaboration<sup>19</sup>. Tout d'abord, il fait la distinction entre la « collaboration » à proprement parler qui est générale et qui concerne n'importe quel lieu et n'importe quel travail, et le « collaborationnisme ». Le collaborationniste a pour contexte la guerre, c'est-à-dire une « cooperation with the enemy against one's country in wartime ».<sup>20</sup> Dans la collaboration, Stanley Hoffmann distingue deux variantes (à la collaboration), à savoir la collaboration volontaire et la collaboration involontaire.<sup>21</sup> Quant au collaborationnisme des Polonais, il semble très difficile de pouvoir démontrer que ces ouvriers ont collaboré volontairement ou involontairement. Selon leurs témoignages, les ouvriers du documentaire de Lanzmann ne savaient pas qu'ils étaient des participants à la machinerie de guerre : le moins que l'on puisse dire, dans ce cas, est qu'ils étaient des collaborateurs involontaires. De façon plus franche, le documentaire *Shoah* montre bien aussi comment par exemple les SS et les kapos se sont comportés dans les camps, envers les prisonniers. L'image du nazi sera traitée dans le troisième chapitre de ce mémoire.

Après la guerre, beaucoup de victimes, de parents et d'amis de victimes ont tenté de raconter et parfois de publier leur histoire. L'histoire d'Anne Frank et la publication de son journal en 1947 est peut-être l'histoire la plus connue. Ce journal a été traduit en 63 langues<sup>22</sup> et a aussi été porté à l'écran plusieurs fois en différentes langues. Il est probablement devenu le journal le plus connu du monde. La vie d'Anne est assurément devenue très célèbre du fait qu'elle raconte sa vie quotidienne, c'est-à-dire ordinaire, et comment sa vie a été bouleversée par les Allemands. De plus, elle la partage avec les lecteurs néerlandais et européens.<sup>23</sup>

Dans l'exemple précédent, le lecteur se reconnaît davantage dans la vie des victimes que dans celle des bourreaux. Cette reconnaissance est probablement la raison pour laquelle il existe une abondante littérature sur les victimes au regard du corpus sur les bourreaux. Mais

---

<sup>19</sup> The American Heritage Dictionary of the English Language, <http://www.dictionary.com/browse/collaborationist?qsrc=2446>, consulté le 6 juin 2017.

<sup>20</sup> Stanley Hoffmann, « Collaborationism in France during World War II », *The Journal of Modern History*, Vol. 40, No. 3 (septembre 1968), 375 – 395.

<sup>21</sup> Pour le collaborationnisme, nous aimerions nous limiter à l'explication donnée parce que nous n'avons pas besoin de plus d'explication pour ce mémoire.

<sup>22</sup> Anne Frank Fonds, *Publishing Houses* : <http://www.annefrank.ch/publishing-houses.html> (consulté le 17 mai 2017).

<sup>23</sup> Site internet sur Anne Frank. <http://www.annefrankguide.net/fr-FR/bronnenbank.asp?oid=3302> (consulté le 10 mai 2017).

quel que soit le point de vue adopté, l'étonnement et la stupeur saisissent inmanquablement le lecteur au moment de la description des crimes de guerre. Que se passe-t-il dans la tête d'un nazi ? Comment des individus peuvent-ils devenir à ce point inhumain envers leurs semblables ?<sup>24</sup> Écrire sur les bourreaux et les tortionnaires nazis reste une décision difficile à assumer pour un écrivain et qui peut susciter de graves controverses et incompréhensions. Pour autant, tout souci de vérité et de mémoire doit s'attacher à décrire – fussent-elles atroces, les actions nazies. Ainsi, certains écrivains ont tenté de décrire la vie des bourreaux, comme Jonathan Littell dans son livre *Les Bienveillantes*. Ce roman décrit la vie d'un nazi sur le front de l'Est de l'Allemagne nazie. Dans une volonté de rester très proche de la réalité, certains passages sont écoeurants, justement parce qu'ils sont réalistes. Nous reviendrons sur le rôle de ces fictions nazies au regard de l'écriture historique. Il est évident que les crimes commis par les nazis pendant la guerre ne peuvent être réparés. Et que les faits doivent être dénoncés, y compris dans les fictions. Il est frappant par exemple de considérer que les histoires mettant en scène des nazis sont souvent en vérité des histoires factuelles, comme dans les livres sur le procès de Nuremberg et du procès d'Eichmann. Nous pensons par exemple à l'essai d'Hannah Arendt, *La banalité du mal* (1963).

### **1.2 - Catégories de la mémoire**

Il existe selon Ricoeur différentes catégories de mémoires.<sup>25</sup> Dans cette partie, nous aimerions établir une distinction entre la mémoire individuelle et la mémoire collective. La frontière entre ces deux catégories n'est pas toujours simple et est même très souvent subjective. Un certain événement peut avoir une certaine valeur ou une certaine importance disons collective de l'avis de quelqu'un et ne pas être considéré comme important par une autre personne. Les lieux de mémoire et la représentation du passé ne font pas exception à la relativité du jugement. Dans cette partie, nous aimerions distinguer – si possible – ces deux catégories.

---

<sup>24</sup> Hartman, *op. cit.*, 42.

<sup>25</sup> Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 112.

### 1.2.1 - Mémoire individuelle

De nombreux philosophes-écrivains ont étudié les différentes incarnations de la mémoire. Paul Ricoeur, dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli* (2000), cite Augustin<sup>26</sup> qui s'interrogeait déjà sur la validité des témoignages ou du moins sur la difficulté d'établir un récit capable de parler à tous : « mes souvenirs ne sont pas les vôtres. On ne peut pas transférer les souvenirs de l'un dans la mémoire de l'autre ». <sup>27</sup> Selon Augustin cité par Ricoeur, les souvenirs du passé et par conséquent les jugements relatifs à notre vie, à notre expérience de la vie, ont une portée limitée. Ils peuvent être mis en doute et par conséquent ébranlés dans leur capacité à établir une certaine vérité ou à prétendre à l'universel. C'est d'ailleurs ce qui en fait la valeur. C'est ici aussi que la notion d'identité devient importante. Nous pourrions en dire beaucoup sur l'identité, mais nous nous limiterons à la définition suivante déjà évoquée au début de ce chapitre : « the relatively stable sense of 'self' that either an individual or a group (or both) maintain over time ». <sup>28</sup>

### 1.2.2 - Mémoire collective

La mémoire collective n'est pas non plus une notion simple. Faut-il comprendre par mémoire collective, mémoire sociale et culturelle ? Pour être bref, nous dirons que la mémoire collective concerne le passé que certains groupes et individus ont en commun. Beaucoup de nuances seraient ici à considérer mais nous nous contenterons de cette définition *a priori* simple<sup>29</sup>. Comme dans la mémoire individuelle, l'identité d'un groupe est indissociable de la mémoire dudit groupe. Duncan Bell cherche à décrire les différences entre la mémoire, l'identité et même les actions politiques qui ont un lien avec la mémoire collective.<sup>30</sup> La mémoire est la conscience des actions du passé que les citoyens et les politiques d'aujourd'hui peuvent considérer pour mener leur action. De ce point de vue, la mémoire collective d'un pays interviendrait très directement dans la formulation de l'identité nationale, associée à un socle commun culturel. Enfin, une autre notion liée à la mémoire – collective ou non – est le traumatisme. Qu'appelle-t-on la mémoire traumatique d'un groupe ou d'une culture ? Bell a

---

<sup>26</sup> Augustin était un philosophe, un théologien chrétien et l'un des quatre Pères de l'Église qui a vécu au IV<sup>ème</sup> siècle.

<sup>27</sup> Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 115.

<sup>28</sup> Duncan Bell (ed.), *op. cit.*, 5.

<sup>29</sup> Bell (ed.), *op. cit.*, 2.

<sup>30</sup> *Ibid.*, 3.

rassemblé dans son livre des articles de différents écrivains-philosophes qui établissent le lien entre mémoire collective, traumatisme national et politique mondiale. Le traumatisme peut effectivement représenter une faille de la mémoire collective et individuelle.

### ***1.3 - Perspective interculturelle***

En sachant que la mémoire collective participe à l'élaboration d'une culture nationale, nous aimerions inscrire cette réflexion dans une perspective interculturelle. Nous aimerions tout d'abord traiter la mémoire de la Seconde Guerre mondiale aux Pays-Bas, en France et en Allemagne.

#### *1.3.1 - La mémoire aux Pays-Bas*

En 2017, le journal électronique NOS a consacré un dossier à l'étoile jaune. Cela faisait 75 ans que le port de l'étoile juive avait été instauré aux Pays-Bas<sup>31</sup> et c'est pourquoi cet événement a reçu une attention particulière. Le port de l'étoile jaune était pour les Juifs néerlandais, de la même façon que pour les juifs de l'Europe occupée, une humiliation publique. La commémoration de cette discrimination raciale représente certainement une certaine prise de conscience de la responsabilité du pays pendant la guerre.

La Seconde Guerre mondiale est commémorée plusieurs jours de l'année. Le 4 mai, c'est la *Commémoration nationale*, organisée par le « Comité 4&5 mei », en mémoire des victimes de la Seconde Guerre mondiale, mais aussi des missions de paix après 1945.<sup>32</sup> La commémoration a lieu sur la Place du Dam à Amsterdam et cet événement est diffusé à la télévision nationale. Il existe également d'autres commémorations municipales dans tout le pays. Un silence de deux minutes à 20h00 honore les morts. En 2017, le comité a choisi de mettre en scène une sorte de passation des mémoires. Les vétérans qui devaient remettre les couronnes – une tradition des Pays-Bas –, ayant atteint un certain âge, le Comité demanda à leurs petits-enfants de remettre eux-mêmes ces couronnes, comme si la mémoire pouvait se transmettre de génération en génération.

---

<sup>31</sup> Article de NOS du 4 mai 2017. <http://nos.nl/artikel/2171519-75-jaar-na-de-jodenster-ik-voelde-dat-ik-er-eigenlijk-niet-mocht-zijn.html> (consulté le 8 mai 2017).

<sup>32</sup> Site internet du « Comité 4 en 5 mei », la comité qui organise chaque année les commémorations de la guerre et de la liberté au début mai. <http://www.4en5mei.nl/herdenken-en-vieren/herdenken/nationale-herdenking> (consulté le 8 mai 2017).

Par conséquent, après avoir commémoré les morts au soir du 4 mai, les Néerlandais célèbrent le retour de la liberté depuis 1945 et la libération des alliés le 5 mai, *Journée de la Libération* (« Bevrijdingsdag »). Par exemple, à Wageningen, le lieu où a été signée la capitulation des Allemands aux Pays-Bas en 1945, des festivals sont organisés pour fêter la liberté retrouvée. Pendant l'année, il est possible de visiter les camps de concentration comme Westerbork et Vught. Une pierre commémorative est fleurie, mais pendant toute l'année, non seulement le 4 mai. Une autre commémoration importante a lieu le 15 août, le jour de la capitulation du Japon en 1945.<sup>33</sup> Autrement dit, les commémorations aux Pays-Bas témoignent certainement d'une mémoire collective et surtout d'une volonté politique de ne pas reproduire les erreurs du passé.

### 1.3.2 - La mémoire en France

La différence entre la France et les Pays-Bas tient notamment au fait que la France a vécu deux guerres mondiales. Les commémorations de la Première Guerre mondiale sont peut-être aussi importantes que celles de la Seconde Guerre mondiale, avec cette différence significative que la génération de la Première Guerre est désormais éteinte. La Grande Guerre de 1914 à 1918 a eu un effet dévastateur sur la vie quotidienne du Nord de la France, une région complètement traumatisée par l'une des guerres les plus sanglantes du pays. En revanche, si l'on veut se souvenir d'un lieu de mémoire particulier pour la Seconde Guerre mondiale, il faut citer les côtes de Normandie sur lesquelles, le 6 juin 1944, la Libération de l'Europe occidentale a commencé. Les 4 et 5 mai pour les Néerlandais correspondent au 8 mai pour les Français. Pour la *Fête de la Victoire* ou *l'Armistice de 1945*, les Français célèbrent leur libération de l'Occupation allemande nazie. C'est le 8 mai 1945 que les nazis signent la capitulation et que la Seconde Guerre mondiale se termine. En comparaison avec les Pays-Bas, cela montre probablement une vision plus européenne des Français vis-à-vis de la guerre. La France n'a pas été libérée le 8 mai, mais elle commémore la Libération de l'Europe en général. Cette date a toujours correspondu au 8 mai (depuis 1936), sauf sous la présidence de Giscard d'Estaing (1974 – 1981)<sup>34</sup> qui a décidé de supprimer la journée de la commémoration, pour ménager la

---

<sup>33</sup> Article de NOS du 15 août 2016. <http://nos.nl/video/2125757-wat-herdenken-we.html> (consulté le 8 mai 2017).

<sup>34</sup> Site internet sur le 8 mai : <http://www.linternaute.com/actualite/societe/1228020-8-mai-2017-comment-est-ne-le-jour-ferie-d-apres-1945/> (consulté le 8 mai 2017).

relation franco-allemande. Enfin, comme aux Pays-Bas, il existe aussi des lieux de mémoire comme des camps de concentration, mais aussi les plages de Normandie.

### 1.3.3 - Cas spécifique – la mémoire en Allemagne

Après avoir considéré deux pays « victimes », il faut étudier le statut particulier de l'Allemagne. Le sentiment de culpabilité que ressent le pays au moment des commémorations semble associé à une tristesse durable et désarmée. Les Allemands ont aussi des journées nationales de commémoration. Ils commémorent le 8 mai comme *Tag der Befreiung*<sup>35</sup>, la journée de la capitulation du régime nazi.<sup>36</sup> Diverses commémorations sont organisées dans différentes communes et grandes villes, dans tout le pays. Le 27 janvier reste aussi une journée importante pour les Allemands, car c'est le jour où ils célèbrent la libération du camp concentrationnaire d'Auschwitz, qui est devenu l'emblème des camps d'extermination et du *Endlösung*. Les Allemands l'appellent le *Tag des Gedenkens an die Opfer des Nationalsozialismus*<sup>37</sup> (La journée de la mémoire du sacrifice du national-socialisme). Les Allemands commémorent les morts de toutes les guerres avant le début de l'Avent (toujours en novembre). En 2016, ce jour appelé *Treuerdag*<sup>38</sup> (la Journée de la Tristesse), a eu lieu un 13 novembre. En 2013, Berlin a tristement commémoré les 80 ans de la naissance du régime hitlérien. Ainsi, en Allemagne, la mémoire de la guerre reste vivante jusqu'à aujourd'hui. À Sachsenhausen, un ancien camp concentrationnaire nazi près de Berlin, les citoyens déposent au moins soixante couronnes de fleurs par an pour ne pas oublier les atrocités commises pendant la guerre.<sup>39</sup> Il est évident que tous les camps – ceux de concentration comme ceux d'extermination – peuvent être visités et qu'ils font partie de l'histoire nationale. Il y a également un célèbre lieu de commémoration à Berlin pour les Juifs tués pendant la Seconde Guerre mondiale. La responsabilité des Allemands quant aux crimes commis et la nécessité morale de s'en souvenir pour ne pas reproduire le passé devraient être un exemple pour tous les pays en Europe et même dans le monde selon Geert Mak dans une interview de NOS consacrée aux commémorations allemandes.<sup>40</sup>

---

<sup>35</sup> Site internet sur la commémoration allemande. <https://www.nemokennislink.nl/publicaties/hoer-herdenkt-duitsland> (consulté le 8 mai 2017).

<sup>36</sup> Ibid.

<sup>37</sup> Ibid.

<sup>38</sup> Ibid.

<sup>39</sup> Article du NOS, <http://nos.nl/nieuwsuur/artikel/2171473-elk-weekend-wordt-ergens-in-duitsland-de-oorlog-herdacht.html> (consulté le 8 mai 2017).

<sup>40</sup> Article du NOS, <http://nos.nl/nieuwsuur/artikel/2171473-elk-weekend-wordt-ergens-in-duitsland-de-oorlog-herdacht.html> (consulté le 8 mai 2017).

## 2. Fiction *versus* fait?

La deuxième partie de ce mémoire sera consacrée à la notion de fiction. Cette notion est souvent utilisée pour décrire ce qui n'est pas conforme aux faits.<sup>41</sup> Cette trop brève explication a au moins le mérite d'assumer deux pôles différents. D'un côté, nous avons la notion de fiction et de l'autre la notion de fait : fait et fiction apparaissent comme deux pôles *a priori* irréconciliables. Une telle approche catégorise les textes en deux grandes classes, à savoir fictionnelle et factuelle. Même si nous comprenons bien l'intérêt très pragmatique et même pratique d'une telle distinction, un examen approfondi de cette division soulève plus de difficultés qu'elle n'apporte de réponses et très vite, il apparaît que les frontières entre les deux catégories ne sont pas si faciles à identifier. *Fait et Fiction* de Françoise Lavocat, un essai publié en 2016 est justement consacré aux frontières entre fait et fiction. L'objectif est de distinguer différentes catégories « opératoires » pour lesquelles les frontières entre « fait » et « fiction » pourraient être établies. En outre, quand elle parle de la notion de *storytelling*<sup>42</sup> dans son introduction, elle écrit : « Les notions de récit et de fiction se mêlent, « fiction » est alors entendue au sens ancien de « mensonge », même s'il est vrai que celui-ci n'a jamais été durablement écarté de l'appréhension des œuvres d'imagination. »<sup>43</sup>

La relation entre la fiction et le mensonge que Lavocat esquisse – mais qui est aussi vieille que les récits eux-mêmes – nous intéresse ici tout particulièrement. « Raconter des histoires » s'associe effectivement à la duperie, au mensonge, au récit faux. Il s'agit peut-être de l'acception la plus commune ou – comme le dit Lavocat – la plus ancienne. Toutefois, cette interprétation du récit ou de la fiction comme œuvres de l'imagination, essentiellement dans l'erreur et le mensonge, est aussi contestée depuis longtemps par un certain nombre de chercheurs, d'écrivains et de critiques. Désormais, les approches « du fait et de la fiction » sont contextualisées, circonscrites et déclinées selon un éventail large de présupposés et de méthodes scientifiques. Les positivistes, pragmatistes, déconstructionnistes, constructivistes, idéalistes, nominalistes, réalistes, sociologues, historiens, etc., présentent chacun à leur manière des approches et des méthodes contrastées pour penser ces notions. Ces différentes écoles (pour ne citer que les plus connues) se disputent les interprétations et,

---

<sup>41</sup> Site sur la fiction (NL), <https://www.ensie.nl/redactie-ensie/fictie> (consulté le 15 mai 2017).

<sup>42</sup> Le *storytelling* veut dire la raconte d'une histoire, donc de décrire l'histoire d'une manière narrative (selon Lavocat, *Fait et fiction*, 32).

<sup>43</sup> Françoise Lavocat, *Fait et fiction : pour une frontière*, Paris : Editions du Seuil, 2016, 13.

comme souvent, de nombreuses controverses viennent d'illustrer les tensions actuelles à l'intérieur du champ académique sur ces notions.

Désormais, la fiction est pensée selon une approche « pas forcément narrative, ni littéraire, ni, plus largement, esthétique, comme en témoignent les jeux de faire-semblant des enfants ».<sup>44</sup> La notion de fiction profite d'un sens élargi, qui n'appartient plus en propre à la littérature mais investie des champs aussi divers que l'anthropologie culturelle ou la didactique. Lavocat établit elle-même un parallèle ou plutôt une analogie entre les « fictions » et les jeux de faire-semblant des enfants. Nous pouvons lui reprocher ici une approche très extensive de la fiction. Une autre façon de spécifier la notion serait, au contraire, de distinguer la fiction de la feintise. Feindre, c'est faire semblant mais sur le mode d'un partage assumé de ce qu'il est convenu d'appeler le « réel » (dont nous mesurons bien la difficulté à proposer une définition univoque). Feindre, de ce point de vue, n'assume pas la même position que la fiction. Qu'importe au fond. Ce qu'il faut retenir ici est que – quelles que soient les variantes qu'elle assume – la fiction est aussi et surtout un « fait de culture ».

C'est pourquoi Lavocat, si prompt à diviser fait et fiction, prend bien soin dans sa première partie d'aborder l'impossibilité du réel et de ses frontières cognitives. Existe-t-il des « frontières cognitives » entre fait et fiction ? Et qu'appelle-t-on le réel ? Le réel n'est-il que l'objet d'une expérience et la fiction le domaine de tout ce qu'il ne nous appartient pas de « voir » ? Lavocat parle de « la capacité que les enfants ont de distinguer le réel et l'imaginaire »<sup>45</sup>. Mais nous pourrions lui répondre tout aussi bien que les enfants sont également capables de ne pas distinguer le réel de l'imaginaire. Quand bien même il se trouverait dans l'homme une certaine capacité à pouvoir distinguer le réel de l'imaginaire, comment établir de façon certaine la frontière de l'un à l'autre, entre les faits plus ou moins fictionnels et les fictions plus ou moins factuelles, réelles, effectives ? En outre, nous devrions également considérer l'éducation des enfants et leurs rapports aux institutions : famille, école, etc. De cette façon, nous pourrions envisager d'emblée le caractère largement construit de ces notions, socioéconomiquement déterminées, politiquement choisies et culturellement assumées (ou pas). C'est de cette façon que nous pourrions alors considérer que l'homme

---

<sup>44</sup> Lavocat, *op. cit.*, 33.

<sup>45</sup> *Ibid.*, 149.



possède « un équipement cognitif sophistiqué pour différencier imaginations, souvenirs et perceptions »<sup>46</sup>.

Si nous passons à la fiction dans la littérature en général, où se trouvent les frontières fictionnelles ? Est-il possible d'indiquer de quelconques frontières ? Lavocat distingue différentes formes de fiction, comme la *fantasy*<sup>47</sup>, qu'elle ne traite guère. Comme la *fantasy* n'a presque rien de comparable avec les fictions nazies existantes, nous n'approfondirons pas davantage ce domaine. Plus intéressant est ceci, à savoir que les grandes catégories que Lavocat distingue sont les suivantes : les mondes actuels, les mondes possibles et les mondes possibles impossibles.

Premièrement, la définition des mondes actuels n'est pas si difficile. Le monde actuel est le monde dans lequel nous vivons, le monde de tous les jours, le monde de la « vérité ». La notion des mondes possibles est, selon Lavocat : « l'alternative crédible du monde réel »<sup>48</sup>. Cette définition inclut ainsi une partie des mondes uchroniques, que nous traiterons ci-dessous. Elle inclut tous les mondes possibles, en changeant des événements ou des gouvernements dans le monde actuel. Souvent, les artefacts culturels projettent des mondes impossibles.<sup>49</sup> La structure de ces mondes « refuse l'existence fictionnelle aux entités possibles »<sup>50</sup>. Un monde peut être construit, mais il ne peut pas donner lieu à un monde réel. Dans ce cadre des mondes possibles impossibles, il faut penser par exemple au monde de Narnia, dans lequel les animaux ont la capacité de pouvoir prononcer une langue audible par l'homme.

Dans la fiction, on trouve également deux conceptions intéressantes, à savoir l'utopie – et la dystopie – et la science-fiction. L'utopie est une « construction imaginaire et rigoureuse d'une société, qui constitue, par rapport à celui qui la réalise, un idéal ou un contre-idéal »<sup>51</sup>. Le contre-idéal dont Larousse parle est la dystopie, un monde contre-idéal. L'utopie établit un

---

<sup>46</sup> Lavocat, *op. cit.*, 153-154.

<sup>47</sup> Le Petit Larousse parle de la *fantasy* comme « genre littéraire qui mêle, dans une atmosphère d'épopée, les mythes, les légendes et les thèmes du fantastique et du merveilleux (On dit aussi *heroic fantasy*). » (Larousse, dictionnaire du collègue, 666.)

<sup>48</sup> La théorie littéraire des mondes possibles, par Françoise Lavocat. Avant-propos à *La Théorie littéraire des mondes possibles*, sous la direction de Françoise Lavocat, Paris : Editions du CNRS, 2010. Disponible sur : [http://www.fabula.org/atelier.php?Th%26acute%3Borie\\_litt%26acute%3Braire\\_des\\_mondes\\_possibles](http://www.fabula.org/atelier.php?Th%26acute%3Borie_litt%26acute%3Braire_des_mondes_possibles), consulté le 27 mai 2017.

<sup>49</sup> Lavocat, *Fait et fiction.*, 413.

<sup>50</sup> Ibid.

<sup>51</sup> Larousse en ligne, <http://larousse.fr/dictionnaires/francais/utopie/80825?q=utopie#79883> (consulté le 27 mai 2017).

lien avec l'imagination, de la même façon que la fiction, et elle construit un monde idéal différent du « vrai » monde. *Candide* (1759) de Voltaire parle de la découverte de l'Eldorado, un monde utopique. Un habitant de ce monde est décrit comme un homme très riche, qui ne s'habille qu'en or et qui est très savant.<sup>52</sup> Les autres habitants sont décrits comme des « princes sages » et le pays est inaccessible et introuvable. Même la question religieuse n'est pas conflictuelle car les habitants d'Eldorado ont « la religion de tout le monde »<sup>53</sup>. Un tel monde est un rêve pour l'homme ordinaire.

La science-fiction est un « genre littéraire et cinématographique qui invente des mondes, des sociétés et des êtres situés dans des espace-temps fictifs (souvent futurs, impliquant des sciences, des technologies et des situations radicalement différentes »<sup>54</sup>. Dans la littérature nazie, cette forme de fiction n'est guère utilisée, parce qu'elle s'éloigne trop de la réalité. Néanmoins, le film *Iron Sky* (2012) de Timo Verensola raconte un voyage dans la lune. Les voyageurs découvrent qu'Hitler n'est pas mort mais qu'il a fui vers la lune et qu'il y prépare une nouvelle armée pour conquérir la Terre. Le livre *The Man in the High Castle* (1962) de Philip K. Dick, qui a également été porté à l'écran en 2015 en qualité de série par Frank Spotnitz, met en scène une histoire dystopique de l'Allemagne nazie. Le monde décrit a été divisé en deux par l'Allemagne et le Japon, les deux vainqueurs de la guerre. Ces pays organisent l'extermination massive des *Untermenschen* et l'antisémitisme domine le monde entier.

Après avoir esquissé les différentes formes de fiction, nous aimerions revenir sur la nécessité de la mémoire dans la fiction. *Shoah* (1985) est un exemple que nous avons déjà utilisé dans le premier chapitre pour montrer la nécessité de la mémoire et du témoignage. Ce documentaire embrasse le témoignage des victimes et des spectateurs de sorte que nous pourrions dire que ce documentaire porte sur les faits et non pas sur la fiction. Lanzmann a dit dans une interview à propos de *Shoah* : « The truth kills the possibility of fiction ».<sup>55</sup> Si on parle de la vérité, on ne peut pas parler de la fiction. Selon Lanzmann, l'un exclut l'autre. En considérant que Françoise Lavocat éprouve beaucoup de difficultés à indiquer les frontières

---

<sup>52</sup> Voltaire, *Candide ou l'Optimisme*, Paris : Editions Larousse, 2007, 67.

<sup>53</sup> Ibid., 69.

<sup>54</sup> Larousse en ligne, <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/science-fiction/71469?q=science-fiction#70680> (consulté le 27 mai 2017).

<sup>55</sup> Hartman, *op. cit.*, 91.

entre fait et fiction, cette citation de Lanzmann offre un raccourci très différent. Cependant, est-il vraiment nécessaire de pouvoir indiquer les frontières ?

Dans notre recherche sur les fictions nazies, il est tout d'abord nécessaire de considérer qu'il existe des mémoires nazies écrites ou filmées, réelles et fictionnelles. D'autre part, nous voudrions parler d'un cas spécifique de fiction souvent utilisé dans le corpus littéraire de la littérature sur la Seconde Guerre mondiale, c'est l'uchronie. Finalement, nous aimerions discuter d'une question ambitieuse, celle de la relation entre fiction et document. Une fiction nazie pourrait-elle d'une façon ou d'une autre « documenter » au sens étymologique du terme, c'est-à-dire informer sur la Seconde Guerre mondiale ?

### **2.1 - Les mémoires de nazis, catégorie vide ?**

En considérant les fictions nazies, il est tout d'abord important de regarder l'existence possible des mémoires de nazis. Après avoir consulté les témoignages des victimes<sup>56</sup>, la question de l'existence des mémoires de nazis semble importante pour considérer le point de vue des « bourreaux ». Il existe naturellement des témoignages, des récits, des journaux autobiographiques écrits par les nazis, même s'il n'y en a pas beaucoup et que ces derniers sont souvent difficilement consultables. Albert Speer<sup>57</sup> a écrit *Erinnerungen*<sup>58</sup> en 1969. Dans ce livre autobiographique, il décrit sa vie et sa participation à l'Allemagne nazie. Ernst Hanfstaengl<sup>59</sup> a également écrit un récit autobiographique intitulé *Hitler : the Missing Years* (1957, Arcade Publishing), sur la naissance du national-socialisme en Allemagne et sa présence auprès d'Hitler. Melita Maschmann<sup>60</sup> a écrit *Fazit : Kein Rechtfertigungsversuch*, récit autobiographique d'un membre du *Hitler Jugend*.

Adolf Eichmann occupe également une position particulière car beaucoup d'écrivains ont écrit sur son procès. Hannah Arendt est probablement l'écrivaine la plus connue qui a raconté et commenté son procès dans son œuvre *Eichmann à Jérusalem – la banalité du mal* (1963). Dans sa description du procès, Arendt utilise pour la première fois une nouvelle

---

<sup>56</sup> Des mémoires de par exemple Anne Frank, Primo Levi, Elie Wiesel et le documentaire *Shoah*.

<sup>57</sup> Speer était le ministre de l'Armement et de la Production pendant la Seconde Guerre mondiale en Allemagne.

<sup>58</sup> Ce livre a été publié par la maison d'édition Propyläen en Allemagne.

<sup>59</sup> Hanfstaengl était le chef de la presse étrangère jusqu'en 1937, alors il avait décidé de rompre avec le Parti et de devenir un agent du président Roosevelt des Etats-Unis.

<sup>60</sup> Maschmann faisait partie des Jeunesses hitlériennes.

conception, à savoir celle de la banalité du mal.<sup>61</sup> Avec cette notion, Arendt « pose la possibilité de l'inhumain en chacun d'entre nous. »<sup>62</sup> Elle pense et interprète Eichmann comme un homme et non pas comme un monstre.<sup>63</sup> La philosophie derrière ses idées sous-entend que des hommes « effroyablement normaux »<sup>64</sup> peuvent devenir des monstres comme les autres. Arendt ne voulait pas minimiser les crimes des nazis, en même temps son analyse est idéologique en un sens : si le mal est banal, chacun de nous peut être amené à devenir un monstre.

Ces œuvres sont des exemples des mémoires écrites par des nazis ou sur des nazis. Cependant, il faut garder à l'esprit que les mémoires de nazis sont également des témoignages, que nous avons déjà traités dans le premier chapitre. Du point de vue des témoignages, il est aussi intéressant de remarquer qu'il existe plus de témoignages de victimes – par exemple *Shoah* de Claude Lanzmann – que de bourreaux. Naturellement, après la Seconde guerre mondiale, les nazis ont dû être jugés pour leurs crimes. Or pour documenter ces jugements, les témoignages des victimes ont été déterminants pour prouver que les accusés étaient bien coupables des crimes reprochés. Si les mémoires de nazis sont plus rares, c'est-à-dire si le corpus est restreint, cela est probablement dû au fait que la plupart des nazis ont été arrêtés et tués par les alliés après la Libération. Les survivants se sont réfugiés aux quatre coins du monde, le plus souvent dans un anonymat complet. Si la catégorie n'est pas vide, elle est loin d'être comble par ailleurs.

## **2.2. – Uchronie nazie : une fiction particulière**

Dans le corpus de la littérature disons « hitlérienne », il existe une variante fictionnelle particulière : l'uchronie. L'uchronie est une histoire alternative qui repose sur les principes du « Et si ? ».<sup>65</sup> Dans le dictionnaire de Larousse, l'uchronie est décrit comme : « Reconstruction fictive de l'histoire, relatant les faits tels qu'ils auraient pu se produire. » L'uchronie reste fictive et les faits auraient pu se produire, c'est-à-dire qu'ils ne se sont pas produits, mais la possibilité peut exister. Ainsi, il est important de savoir que l'uchronie reste toujours sur le

---

<sup>61</sup> Marc Alpozzo, *Hannah Arendt et la « banalité du mal »*, <http://institut-ethique-contemporaine.org/article%2520ethiquearendt.html> (consulté le 18 mai 2017).

<sup>62</sup> Ibid.

<sup>63</sup> Cette image sera abordée plus en détail dans le troisième chapitre de ce mémoire.

<sup>64</sup> Alpozzo, *Hannah Arendt et « la banalité du mal »*.

<sup>65</sup> Laurent Binet, *HHhH*, Paris : Editions Grasset & Fasquelle, 2009, 264.

monde possible et qu'elle n'est pas une pure fantaisie. Dans l'œuvre *The World Hitler Never Made* de Gavriel D. Rosenfeld, le récit met en scène un Hitler victorieux de la Seconde Guerre mondiale, établi désormais à la tête d'un véritable empire nazi. Rosenfeld parle de l'uchronie comme « a counterfactual mode of narrative representation that, in recent years, has been applied with striking references to the subject of the Third Reich. »<sup>66</sup> Cela veut dire que l'uchronie est une façon d'écrire un récit invraisemblable et cette manière d'écrire est devenue très célèbre dans les années passées. Binet parle dans son roman *HHhH* aussi de la notion de l'uchronie et la décrit comme « une histoire alternative à partir d'une hypothèse. »<sup>67</sup> Ce qui reste important à savoir est le fait que cette histoire reste alternative et qu'elle ne décrit pas la vérité. Comme l'uchronie ne décrit pas la vérité et qu'elle est basée sur l'imagination d'un auteur, nous pourrions dire que l'uchronie est une catégorie particulière de/dans la fiction.

Différents auteurs ont utilisé l'uchronie nazie dans leur œuvres. Le roman *Fatherland* (1992) de Robert Harris est peut-être l'une des uchronies les plus célèbres. Le récit se passe sous le Troisième Reich d'Hitler après la guerre.<sup>68</sup> Ce livre a été traduit en 25 langues et a été aussi porté à l'écran en 1994. Dans *La part de l'autre* (2001), Éric-Emmanuel Schmitt raconte la vie d'Hitler de façon uchronique. Schmitt lui-même parle de son livre comme « le livre qui m'a le plus coûté ». <sup>69</sup> Ce roman n'est pas complètement uchronique, parce que le début du livre raconte la véritable histoire d'Hitler après son échec à l'École des Beaux-Arts de Vienne. Le roman décrit ainsi deux destins, « celui du vrai Hitler et celui de l'autre »<sup>70</sup>. Cette manière de décrire est très intéressante pour le lecteur, puisqu'alors celui-ci peut comparer deux vies, deux fictions. Dans la partie « uchronique » Schmitt décrit d'ailleurs un Hitler devenu « normal », devenu peintre « dans un vingtième siècle qui n'aura pas connu le nazisme hitlérien »<sup>71</sup>. Schmitt réécrit ainsi l'histoire et montre que d'une certaine façon, Hitler est devenu Hitler par une série de circonstances malheureuses.

---

<sup>66</sup> Gavriel D. Rosenfeld, *The World Hitler Never Made*, Cambridge : Cambridge University Press, 2011, 1.

<sup>67</sup> Binet, *op. cit.*, 264.

<sup>68</sup> John Mullan, *Fatherland by Robert Harris*, The Guardian, 30 mars 2012, <https://www.theguardian.com/books/2012/mar/30/guardian-bookclub-fatherland-robert-harris> (consulté le 24 mai 2017).

<sup>69</sup> Eric-Emmanuel Schmitt, *site Internet sur La Part de l'autre*, <http://eric-emmanuel-schmitt.com/Litterature-romans-la-part-de-l-autre.html> (consulté le 24 mai 2017).

<sup>70</sup> Ibid.

<sup>71</sup> Schmitt, *op. cit.*

L'uchronie nazie se manifeste aussi dans les bandes dessinées et également dans les jeux vidéo. Les bandes dessinées *Das Reich* (1996 – 1997) de Rodolphe et Claude Plumail et *Block 109* (2010 – 2016) de Vincent Brugeas sont des exemples de l'uchronie nazie. Dans le jeu vidéo *Wolfenstein : the new order* (2014), le joueur doit survivre dans un monde uchronique hitlérien dans les années 1960. Ainsi, l'uchronie est souvent utilisée dans les fictions nazies, quelle que soit par ailleurs la catégorie fictionnelle et générique : roman, bande dessinée, jeux vidéo, etc.

### ***2.3. – Une documentation nazie est-elle possible ? Une fiction nazie peut-elle archiver le réel ?***

Regardant le fait qu'il n'existe pas beaucoup de mémoires de nazis, il doit y avoir d'autres manières de documenter la Seconde Guerre mondiale. Dans cette partie, nous aimerions rechercher la possibilité d'une documentation nazie et la contribution qu'une fiction nazie peut avoir sur cette possibilité. Premièrement, nous esquisserons comment quelqu'un pourrait documenter et archiver une telle histoire.

#### *2.3.1. – Comment faut-il archiver ?*

La documentation et l'archivage sont essentiels à la mémoire des événements du passé. La documentation elle-même est possible de différentes manières. Premièrement, on pourrait écrire l'histoire. Les archives nationales de France se trouvent à Paris, à Fontainebleau et à Pierrefitte-sur-Seine. Ce dernier site est le plus grand site d'archives : il répertorie les archives de la nation depuis 1790, juste après la Révolution.<sup>72</sup> Les archives sont « l'ensemble des documents, quels que soient leur date, leur forme et leur support matériel, produits ou reçus par toute personne physique ou morale et par tout service ou organisme public ou privé dans l'exercice de leur activité »<sup>73</sup>. La nécessité de l'archivage se trouve dans le fait que, pour pouvoir garder la mémoire, il faut pouvoir consulter les documents du passé.

Les archives de la Seconde Guerre mondiale sont diverses : actes administratifs mais aussi enregistrements audio et vidéo. Les archives nationales relatives à la Seconde Guerre

---

<sup>72</sup> Archives nationales, <http://www.archives-nationales.culture.gouv.fr/web/guest/missions-et-organisation> (consulté le 27 mai 2017).

<sup>73</sup> Loi n° 79-18 du 3 janvier 1979 sur les archives.

mondiale sont désormais librement consultables, c'est-à-dire qu'un citoyen peut consulter les documents liés à la Seconde Guerre mondiale.<sup>74</sup>

### 2.3.2. – Archiver le réel en écrivant la fiction

Dans le paragraphe précédent, nous avons parlé de l'archivage général de l'Histoire. Il existe beaucoup de documents de la réalité – c'est-à-dire des faits – et des extraits des discours nazis. La question est plutôt d'envisager la possibilité d'une contribution de la fiction nazie à l'écriture de l'Histoire, c'est-à-dire à l'écriture sur les/des événements de l'Histoire. Les problèmes qui se posent avec cette notion d'« écriture de l'Histoire » et de ses liens avec la fiction manifeste un réel paradoxe. Dans ce chapitre, nous avons déjà esquissé les différences entre les faits – l'Histoire fait partie des faits – et la fiction – qui ont un lien avec l'imagination. Si un auteur écrit de l'Histoire, le lecteur doit être sûr qu'il ne s'agit pas de fiction mais d'un « vrai récit ».<sup>75</sup>

Ainsi, pour la véritable écriture de l'Histoire, la fiction ne convient probablement pas. En même temps, par exemple dans *Les Bienveillantes* (2006) de Jonathan Littell, la fiction pourrait contribuer à une certaine prise de conscience<sup>76</sup> globale des atrocités de la Seconde Guerre mondiale. Envisageons cette possibilité de la fiction à écrire l'Histoire.

---

<sup>74</sup> Archives nationales, <http://www.archives-nationales.culture.gouv.fr/archives-de-la-seconde-guerre-mondiale> (consulté le 27 mai 2017).

<sup>75</sup> Paul Ricoeur, « L'écriture de l'histoire et la représentation du passé » dans : *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 55<sup>e</sup> Année, No. 4 (Juillet – Août 2000), 731. (<http://www.jstor.org/stable/27586362>, consulté le 27 mai 2017).

<sup>76</sup> La prise de conscience veut dire : « fait, pour un individu, un groupe, de prendre pleinement conscience de quelque chose dont, jusque-là, il ne voulait pas voir ou assumer la réalité ». Cela veut dire que quelqu'un doit se rendre compte de la réalité d'un certain événement, dans ce cas la Seconde Guerre mondiale.

### 3. Représentations du nazi

Pour pouvoir étudier les représentations du nazisme dans la fiction de nos jours, il est important d'établir une comparaison entre différents corpus fictionnels mais encore d'inscrire ces derniers dans un cadre normatif national. Ainsi, le cadre théorique des premiers chapitres permettra également d'envisager une étude plus pratique relative aux notions de mémoire et de témoignage. De cette façon, nous tenterons d'analyser la portée et la limite de notre hypothèse initiale, à savoir que les fictions, en un sens, écrivent-elles aussi l'Histoire, non sous la forme d'un récit authentique et fidèle aux événements mais bien plutôt comme un travail de mise à disposition des points de vue permettant d'envisager la complexité des situations et des interprétations. Il s'agit d'un travail important et sans doute faudrait-il pouvoir profiter d'un corpus extensif (corpus et presse) pour traiter cette question. Enfin, il serait intéressant de regarder les différences interculturelles au niveau de la réception critique, comme par exemple les différences de réception entre la critique allemande et la critique française au sujet des *Bienveillantes* (2006) de Jonathan Littell. Le présupposé d'une telle comparaison revient à imaginer que les réceptions critiques respectives peuvent fournir des clés d'interprétation pour les imaginaires nationaux respectifs.

#### 3.1. – Représentation interne au corpus

Premièrement, nous aimerions étudier la représentation du nazi du point de vue interne au corpus, c'est-à-dire la représentation et l'image du nazi dans les fictions sélectionnées<sup>77</sup>. Nous analyserons les différentes œuvres littéraires en utilisant des citations dans lesquelles nous pourrions voir l'image du nazi et également une certaine expression des pensées des Français en ce qui concerne les nazis.<sup>78</sup>

##### 3.1.1. – Les *Bienveillantes*

Dans le livre *les Bienveillantes*, publié en 2006, Jonathan Littell raconte l'histoire de Max Aue, un allemand engagé dans l'armée de l'Allemagne nazie dès le début des batailles contre l'URSS et ses alliés. Littell amène le lecteur vers le front : l'histoire est opportunément racontée en

---

<sup>77</sup> Ici, la fiction n'est pas seulement la littérature mais également l'adaptation cinématographique de certaines œuvres littéraires, comme *Suite française* d'Irène Némirovsky.

<sup>78</sup> Ces pensées des Français en ce qui concerne les nazis seront tirées notamment du livre d'Irène Némirovsky, *Suite Française* (2004).



focalisation interne, par les yeux de Max. Cette histoire est partiellement fictive, c'est-à-dire que les faits relatifs à la Seconde Guerre mondiale ont bien eu lieu : dates et événements sont fidèles au récit historique ; en revanche, le protagoniste est un simple personnage, c'est-à-dire une incarnation fictive. Ce roman a obtenu le prestigieux Prix Goncourt en 2006<sup>79</sup>, mais ce prix a été amplement critiqué par de nombreux critiques et lecteurs. Claude Lanzmann, par exemple, a manifesté son opposition au livre. En effet, le réalisateur de *Shoah* (1985) trouve ce livre beaucoup trop difficile pour le lecteur moyen et sa représentation du nazi très sujette à caution. Selon Lanzmann, Littell se délecte trop de l'abjection du protagoniste pour véritablement donner à son œuvre la prétention d'une quelconque mémoire historique.<sup>80</sup> La position de Lanzmann est intéressante en ce sens qu'elle vise à objectiver une évaluation très morale de l'œuvre de Littell. Ce n'est pas tant la qualité littéraire elle-même qui est ici interrogée que le positionnement moral de l'œuvre et la confusion intellectuelle qu'elle peut éventuellement susciter.

L'historien Christian Ingrao a également fait part d'un avis relativement critique dans le quotidien français de gauche, *Libération*. Il écrit : « Les lecteurs sont fascinés parce qu'ils sentent bien que, si l'on veut comprendre les massacres, les atrocités, il faut en passer par le discours des bourreaux, pas par celui des victimes, innocentes par définition. »<sup>81</sup> Sans pour autant jeter l'anathème moral comme le fait Lanzmann, Ingrao comprend la fascination morbide du romancier pour l'univers nazi et la littérature de transgression qu'il expérimente. Il faut dire que de nombreux lecteurs ont été fascinés par la manière si maniaque de décrire de Littell et celui-ci d'ailleurs ne fait l'économie d'aucun passage sanglant et atroce pour approcher la vérité dans la fiction.<sup>82</sup> Naturellement, la légitimité de l'image du nazi dans *Les Bienveillantes* reste à discuter, même pour Littell lui-même. C'est ainsi qu'au sujet de la crédibilité de son protagoniste – Max, celui-ci déclare :

---

<sup>79</sup> Claire Devarrieux et Natalie Levisalles, « *Les Bienveillantes* », roman à controverse dans : *Libération*, 7 novembre 2006. Disponible sur : [http://www.liberation.fr/evenement/2006/11/07/les-bienveillantes-roman-a-controverse\\_56610](http://www.liberation.fr/evenement/2006/11/07/les-bienveillantes-roman-a-controverse_56610), consulté le 29 mai 2017.

<sup>80</sup> Auteur inconnu, *Claude Lanzmann 'scie' les Bienveillantes*, Carnets de JLK, 10 novembre 2006. Disponible sur : <http://carnetsdejlk.hautetfort.com/archive/2006/09/23/claude-lanzmann-scie-les-bienveillantes.html> (consulté le 1<sup>er</sup> juin 2017).

<sup>81</sup> Devarrieux, « *Les Bienveillantes* » roman à controverse.

<sup>82</sup> Cela semble un paradoxe, parce que la vérité – c'est-à-dire les faits – et la fiction ne sont pas les mêmes, comme nous l'avons déjà expliqué dans le deuxième chapitre.

« ... un nazi sociologiquement crédible n'aurait jamais pu s'exprimer comme mon narrateur. Ce dernier n'aurait jamais été en mesure d'apporter cet éclairage sur les hommes qui l'entourent. Ceux qui ont existé comme Eichmann ou Himmler, et ceux que j'ai inventés. »<sup>83</sup>

Ainsi, selon Littell, ce qui est vrai voire réaliste dans sa fiction, ne l'est pas nécessairement dans la réalité de sorte que son œuvre ne peut pas prétendre non plus à une quelconque objectivité documentaire. Sans doute peut-on ici réfléchir plus avant sur l'attitude des lecteurs mais il faut alors imaginer un lecteur modèle qui est lui-même une fiction spéculative. Sans doute, les lecteurs cherchent-ils des protagonistes qui sortent de l'ordinaire, qui tranchent avec la médiocrité de la vie vécue. Littell n'a sans doute pas sous-estimé ce désir et a fait de son protagoniste un héros ou un anti-héros à la fois fascinant et monstrueux.

Dans la fiction, la crédibilité des personnages doit parfois passer outre le réalisme de la caractérisation psychologique. Littell parle d'ailleurs de son personnage moins en terme d'unité psychologique que de potentiel expressif : créer un personnage moins crédible assurerait paradoxalement au protagoniste la possibilité de s'exprimer plus facilement. Il faudrait expliquer très longuement une telle interprétation du personnage. Elle caractérise d'ailleurs autant une certaine psychologie romanesque qu'un univers de normes sociales refoulant les tentations obscènes. Max Aue est en effet un protagoniste particulier, comme nous l'avons déjà esquissé dans le paragraphe précédent. Le lecteur peut se rendre compte qu'il se ne comporte pas comme les autres personnages. On peut par ailleurs remarquer que Max n'est pas toujours en phase avec l'idéologie nazie et que son scepticisme – certes relatif – lui permet d'exprimer une distance critique dont d'autres personnages des *Bienveillantes* ne sont pas capables :

« Notre propagande répétait sans cesse que les Russes étaient des *Untermenschen*, des sous-hommes ; mais cela, je refusais de le croire. J'avais interrogé des officiers

---

<sup>83</sup> Samuel Blumenfeld, « *Il faudra du temps pour expliquer ce succès* », Le Monde, 9 mars 2007. Disponible sur : [http://www.lemonde.fr/livres/article/2007/03/09/jonathan-littell-il-faudra-du-temps-pour-expliquer-ce-succes\\_835008\\_3260.html](http://www.lemonde.fr/livres/article/2007/03/09/jonathan-littell-il-faudra-du-temps-pour-expliquer-ce-succes_835008_3260.html), consulté le 29 mai 2017.

capturés, des commissaires, et je voyais bien qu'eux aussi étaient des hommes comme nous... »<sup>84</sup>

Max refuse de croire que les ennemis des nazis sont tous des *Untermenschen*. D'autres citations peuvent laisser penser que Max n'est pas tout à fait un personnage comme les autres, aveuglé par l'idéologie totalitaire du nazisme. À cause du fait que Max est différent des nazis « ordinaires », de nombreux chercheurs avancent l'idée que Max n'est pas représentatif du nazi en général, ce qui reviendrait à dire qu'un tel personnage, singulier et monstrueux, n'est pas représentatif de la situation ordinaire du « nazi » et par conséquent incapable de témoigner ou de contribuer, d'une façon ou d'une autre, à l'écriture de l'Histoire et à la description des faits.

De l'autre côté, l'auteur raconte la vie de Max de façon réaliste, le faisant évoluer dans un environnement qui a existé, c'est-à-dire dans un environnement que l'on pourrait qualifier, par opposition au fonctionnel, de factionnel. Par ailleurs, le déroulement des événements et des actions a réellement eu lieu pendant la guerre : ce repère socio-historique n'est pas fictionnel. Pour résumer : dans les *Bienveillantes*, l'histoire fictionnelle a lieu dans un monde factionnelle, ce monde actuel (selon Lavocat) qu'on a traité dans le deuxième chapitre. Par ailleurs, Littell tente de rendre l'image de Max positive en ne faisant pas de lui un simple monstre nazi mais bien plutôt une conscience pensante et critique. Après avoir entendu que la première action d'extermination massive des Juifs aura bientôt lieu, Max déclare : « Mais c'est absolument ridicule ! Vous avez tout perdu le bon sens. »<sup>85</sup> Il s'oppose aux hommes qui ont perdu le sens commun. La notion de bon sens est sans doute très subjective. Qu'appelle-t-on le bon sens ? Qui pourrait discerner le bien du mal ? Ces notions restent en grande partie toujours subjectives – la question de l'évaluation doit ainsi considérer beaucoup de paramètres capables de changer selon les circonstances historiques – même si aujourd'hui il existe un consensus pour dénoncer les atrocités commises par les nazis.<sup>86</sup> Quelle était la

---

<sup>84</sup> Jonathan Littell, *Les Bienveillantes*, Paris : Editions Gallimard (Editions Folio), 2006, 154.

<sup>85</sup> Ibid, 66.

<sup>86</sup> Ici nous vous avons donné une explication très courte du bon et du mal. Car il n'y a guère de temps pour réfléchir à un sujet si large et avec tant de pensées, il nous reste à dire que la perspective du bon et du mal est une perspective à approfondir à l'avenir, car pour l'heure nous ne devons pas nous écarter du sujet de ce chapitre, à savoir l'image du nazi dans le corpus interne.

situation pendant l'apogée du Reich ? La pensée critique de Max distingue trois différents types de soldats dans l'armée nazie :

« Il y avait d'abord ceux qui, même s'ils cherchaient à le cacher, tuaient avec volupté, (...) c'étaient des criminels, qui s'étaient découverts grâce à la guerre. Puis il y avait ceux que cela dégoûtait et qui tuaient par devoir, en surmontant leur répugnance, par amour de l'ordre. Enfin, il y avait ceux qui considéraient les Juifs comme des bêtes et les tuaient comme un boucher égorge une vache, besogne joyeuse ou ardue, selon les humeurs ou la disposition. »<sup>87</sup>

Les trois types dont Max parle ont des tempéraments très particuliers. Il y a ceux qui aiment tuer, ceux qui le font par amour de l'ordre et ceux qui ont un comportement obscène envers les victimes. La deuxième catégorie, selon Max, n'a pas la moindre distance critique envers elle-même et répondent simplement à l'ordre donné. Il est frappant de voir que dans ces trois types, Max ne distingue pas la monstruosité de l'humanité mais trois types *dans* la monstruosité. Il est encore plus frappant de lire ce que Max pense de lui-même. « Moi, je ne m'identifiais à aucun de ces trois types. »<sup>88</sup> Ce fossé entre les nazis ordinaires et Max est probablement plus manifeste pour le lecteur du fait que le récit a été écrit à la première personne et que toutes les pensées du protagoniste sont décrites de telle façon que le lecteur est invité dans la vie de Max.

Pour conclure, nous pourrions dire de l'image du nazi dans *les Bienveillantes* qu'il existe une grande différence entre les deux types d'Allemands<sup>89</sup>, à savoir le type monstrueux et le type humain. Le lecteur est ainsi amené d'un côté et de l'autre. À cause du fait que le protagoniste ne semble pas très crédible aux yeux des historiens, il semble difficile de pouvoir placer cette œuvre parmi les grandes œuvres de la mémoire historique. Il existe certainement deux aspects à mettre en perspective : premièrement, la mémoire des lieux et des événements pourrait être visible dans ce livre, c'est-à-dire la mémoire du monde actuel. Deuxièmement, on ne pourrait pas simplement dire que l'image du nazi dans ce roman soit un lieu de vérité. L'authenticité du protagoniste a été remise en question à plusieurs

---

<sup>87</sup> Littell, *op cit.*, 160.

<sup>88</sup> Ibid.

<sup>89</sup> Il est important de nommer le fait qu'il y a évidemment plus de types de nazis, mais faute de temps nous devons nous limiter à ces deux types-ci.

occasions. De l'autre côté, en jouant précisément sur une image non-véridique, Littell parvient à interroger le fond inhumain des nazis et à susciter de nombreuses questions interprétatives. Qu'appelle-t-on un nazi et comment devient-on nazi ? Pourquoi, à un moment donné de l'Histoire, certains individus ont-ils pu se réclamer d'une telle idéologie jusqu'à y perdre leur sens critique et peut-être même leur humanité ?

### 3.1.2. – *Suite française*

Irène Némirovsky, l'écrivaine du livre *Suite française* - publié en 2004 - est une juive française morte en 1943 à Auschwitz. Son livre *Suite française* a été écrit « dans le feu de l'Histoire »<sup>90</sup>, c'est-à-dire pendant la Deuxième Guerre mondiale. Le livre raconte dans le premier tome le grand exode de juin 1940<sup>91</sup> depuis différentes perspectives. Le deuxième tome raconte l'histoire de Lucille Angellier, l'épouse d'un Français qui a été capturé par les nazis, et sa vie sous l'Occupation allemande. Némirovsky a voulu écrire cinq tomes au total, mais arrêtée et assassinée par les nazis, elle n'a jamais eu la possibilité de pouvoir finir son œuvre. Dans le premier tome, les nazis ne jouent presque aucun rôle et pour cette raison, nous avons décidé de nous limiter au deuxième tome, qui s'appelle *Dolce*.

Dans le deuxième tome, les nazis s'installent dans le petit village de Bussy, situé près de Paris. Dans le livre, la protagoniste Lucille établit beaucoup de comparaisons entre les Français et les nazis, par exemple, quand elle parle du nazi : « Et pourquoi ne se couche-t-il pas ? Pourquoi ne met-il pas de pantoufles chez lui, le soir, comme un civil, comme un Français ? »<sup>92</sup> Il est probablement logique que Lucille prenne un Français comme étalon et qu'elle compare les autres personnages depuis cet étalon. Le nazi apparaît comme un homme différent de l'homme ordinaire et français. Des indices simples comme l'heure du sommeil et la façon de s'habiller laissent penser qu'il s'agit alors d'un univers différent. L'écrivaine fait une distinction entre l'homme « ordinaire », c'est-à-dire le Français, et l'homme « étrange ». Par contre, il est frappant que Lucille parle plus tard dans le livre des Allemands comme : « Allemand, Allemand, c'est un Allemand. Ça me fait ni chaud ni froid. C'est des gens comme

---

<sup>90</sup> Irène Némirovsky, *Suite française*, Paris : Editions Denoël (Editions Folio), 2004, le côté arrière.

<sup>91</sup> Ce grand exode est celui de la fuite des habitants parisiens au début de la guerre de crainte des nazis approchant qui détruiraient Paris entièrement.

<sup>92</sup> Némirovsky, *Suite française*, 331.

nous. »<sup>93</sup> Le comportement envers les nazis change<sup>94</sup> et une attitude plus positive commence à se manifester.

Némirovsky présente également l'humanité du nazi. Après l'assassinat d'un nazi par un villageois, Bruno<sup>95</sup> parle : « Terrible et incompréhensible. Enfin, que leur avons-nous fait, nous, en tant qu'hommes ? Si nous les gêmons parfois, ce n'est pas notre faute, nous ne faisons qu'exécuter les ordres ; nous sommes des soldats. »<sup>96</sup> L'image du nazi dans cette citation est celui d'un homme ordinaire, obéissant à son supérieur et exécutant les ordres donnés comme n'importe quel soldat ordinaire. Ici, nous pouvons voir une ressemblance avec les Français. Cela est probablement dû au fait que les règles dans l'armée sont probablement presque les mêmes au niveau de l'obéissance et de l'exécution des ordres. En France ou en Allemagne, les soldats doivent obéir à leurs supérieurs. Ce dévouement du soldat nazi est plus visible dans le passage suivant : « Madame, je suis soldat. Les soldats ne pensent pas. On me dit d'aller là, j'y vais. De me battre, je me bats. De me faire tuer, je meurs. L'exercice de la pensée rendrait la bataille plus difficile, et la mort plus terrible. »<sup>97</sup><sup>98</sup> De l'autre côté, le comportement non-pensant du soldat laisse penser que l'image des nazis est très négative. Les nazis sont décrits comme des hommes non-pensants qui exécutent simplement les ordres donnés par leurs supérieurs.

En 2014, l'histoire de *Suite française* a été portée à l'écran par Saul Dibb. Il est intéressant de regarder les différences et les similitudes entre le film et le livre et comment ces différences peuvent être expliquées. Tout d'abord, nous avons pu trouver beaucoup de différences dans le film par rapport au livre. Dans le livre, les nazis sont décrits de façon plus humaine en comparaison avec le film. Dans le film, l'image « connue » d'un nazi criant occupe plus de place que celle du nazi calme et froid alors que dans le livre, l'image d'un nazi calme est plus présente. Cela est probablement dû au fait qu'il est plus intéressant de voir une grande différence entre les Français et les occupants violents.

---

<sup>93</sup> Némirovsky, *Suite française*, 399.

<sup>94</sup> Ce changement de comportement peut être dû au fait que Lucille commence à connaître le nazi qui a été placé dans leur maison et qu'elle tombe amoureuse de lui.

<sup>95</sup> Bruno est le nazi qui a été placé dans la maison de la famille Angellier.

<sup>96</sup> Némirovsky, *Suite française*, 489.

<sup>97</sup> Ibid., 393.

<sup>98</sup> Ce passage a lieu dans une conversation intime entre Lucille et Bruno. Ils parlent de la fin de la guerre et Lucille lui avait demandé s'il pensait que la guerre durera encore.

Il est difficile de conclure que le livre et le film de *Suite française* peuvent contribuer à l'écriture de l'Histoire à cause de différentes raisons. Premièrement, le livre est une fiction totale, tous les personnages ont été inventés par Irène Némirovsky et les événements décrits dans le livre sont également fictionnels. Deuxièmement, puisque ce livre a été écrit pendant la guerre, Némirovsky n'a guère pu rechercher des documents dans les archives (parce qu'ils n'existaient pas encore) et qu'elle était obligée d'écrire cette histoire sur la base de ses propres souvenirs et des événements de sa propre histoire. À notre avis, cette histoire ne peut pas être la base d'une écriture de l'Histoire de la Seconde Guerre mondiale en France du fait qu'elle est trop basée sur l'invention et la fiction.

### ***3.2. – Représentation externe : réception des textes fictionnels nazis dans l'espace public***

Il est important, pour pouvoir répondre à notre question principale de la contribution à l'écriture de l'Histoire, de spécifier les réactions au corpus dans l'espace public. *Les Bienveillantes* (2006) a été traduit dans différentes langues, comme l'anglais, le néerlandais et l'allemand : son public est international.

#### *3.2.1. – Réception dans l'espace public*

Comme nous l'avons déjà montré dans la partie précédente de ce chapitre, la réception *des Bienveillantes* de Jonathan Littell ne fait pas l'unanimité. Tant de critiques - comme Ingrao - parlent de la difficulté de pouvoir voir l'histoire de Max Aue comme une représentation de la vérité de la vie sur le front de la guerre et de la vérité du personnage dans le livre. Comme ce livre a été traduit en plusieurs langues et a été répandu à une grande échelle dans le monde, nous avons pu trouver différentes critiques de différents points de vue sur le livre de Littell. Ici, nous aimerions traiter la réception dans l'espace public français, comme ce livre a été écrit en français. Dans la partie suivante, nous aimerions traiter sa réception aux Pays-Bas et en Allemagne, comme des cas d'exemple.

En France, le livre de Littell a reçu beaucoup de critiques à la fois positives et négatives. Annick Jauer, une scientifique et critique à l'université de Provence à Marseille, parle de la

teneur sérieuse du roman.<sup>99</sup> Elle parle aussi de l'effort de Littell à savoir exactement les faits et à entendre les témoignages des survivants en écrivant ce livre. Jauer avait eu une interview avec Littell dans laquelle ils ont discuté la teneur historique et véridique présente dans *Les Bienveillantes*. Littell déclare : « Je ne voulais surtout pas écrire ce qu'on appelle un roman historique, faire de ces événements un décor de théâtre devant lequel faire évoluer mes personnages. »<sup>100</sup> Littell n'a jamais voulu que son livre fasse partie d'un corpus historique et commémoratif.

La question souvent posée par les journaux est la suivante :

« Pourquoi écrire au début du XXI<sup>e</sup> siècle un roman sur la Shoah, en prenant pour personnage principal, non pas une victime, mais, si pas un bourreau, à tout le moins un « spectateur nazi », engagé tout près de la machine nazie, en le présentant sous un jour bel et bien humain ? »<sup>101</sup>

Cette réponse n'est pas très surprenante : la représentation du nazi dans *Les Bienveillantes* est parfois étrange du fait que l'image des nazis de la plupart du monde correspond à une image mauvaise, inhumaine et non-pensante. Beaucoup de critiques interrogent également l'utilité de décrire et de lire de telles atrocités. La critique de Benoît est une critique positive : selon lui, le livre atteint au moins quelques-uns de ses objectifs puisque Littell permet au lecteur de s'interroger sur les barbaries contemporaines dans le monde.<sup>102</sup>

« En ce sens, le travail littéraire de Jonathan Littell constitue bel et bien un prolongement complémentaire à celui des historiens. Au-delà des malaises et des déplacements, des interrogations et des doutes qu'il peut provoquer, c'est au travail de compréhension du présent qu'il contribue, même quand celui-ci porte sur le pire de ce que l'homme a produit. »<sup>103</sup>

---

<sup>99</sup> Annick Jauer, *Ironie et génocide dans Les Bienveillantes de Jonathan Littell*, Marseille : Université de Provence, 18 juli 2008. Disponible sur : <http://www.fabula.org/colloques/document982.php>, consulté le 5 juin 2017.

<sup>100</sup> Ibid.

<sup>101</sup> Lechat Benoît, « Jonathan Littell: de Degrelle aux Bienveillantes », *La revue nouvelle*, no. 7/8, juillet/août 2008. Disponible sur : <http://www.revue nouvelle.be/Jonathan-Littell-de-Degrelle-aux-Bienveillantes>, consulté le 5 juin 2017.

<sup>102</sup> Benoît, *op. cit.*

<sup>103</sup> Benoît, *op. cit.*



Benoît a vu dans le livre de Littell non seulement une représentation du nazisme, mais également une perspective que nous n'avons pas encore traitée, à savoir celle de l'actualité des barbares dans notre époque contemporaine. Quels sont aujourd'hui les bourreaux d'hier ? Benoît est positif quant à cette œuvre, il parle d'un prolongement complémentaire à celui des historiens. Son œuvre consiste ainsi dans une mise en perspective historique non seulement en ce qui concerne la Seconde Guerre mondiale, mais également en ce qui concerne le temps contemporain.

Le fait que *Les Bienveillantes* a reçu le Prix Goncourt en 2006 indique également que ce livre n'est pas ordinaire. Le Prix Goncourt est le prix littéraire le plus prestigieux en France. Dans le passé, de grandes œuvres comme *les Mandarins* (1954) de Simone de Beauvoir et *La condition humaine* (1933) d'André Malraux ont reçu le Prix Goncourt.

Jorge Semprun, écrivain de *Quel beau dimanche !* (1980) parle des *Bienveillantes* en ces termes : « C'est une démarche assez courageuse et tellement réussie qu'on est admiratif et béat d'admiration devant ce livre. Pour les générations des deux siècles à venir, la référence pour l'extermination des Juifs en Europe ce sera le livre de Littell et ça ne sera pas les autres livres. »<sup>104</sup> La louange ici exprimée par Semprun montre l'admiration que beaucoup de critiques ont pour cette œuvre extraordinaire.

### 3.2.2 – La réception internationale

Le livre de Jonathan Littell ayant été traduit en plusieurs langues, il est assez intéressant de regarder sa réception internationale. Comme on ne peut jamais traiter tout, nous avons choisi de traiter de sa réception aux Pays-Bas et sa réception en Allemagne. Tout d'abord, aux Pays-Bas, la réception de ce livre est comparable aux critiques françaises. Les critiques parlent des différences dans le livre, le fossé entre le côté humain du protagoniste et son côté d'un bourreau. Maarten Moll, une critique du NRC, oublie parfois que Littell raconte une histoire et pas la vérité. Selon Moll, Littell présente les événements dans le livre comme des faits

---

<sup>104</sup> Murielle Lucille Clément, "Introduction", *Les Bienveillantes de Jonathan Littell*, Cambridge : OpenBook Publishers, 2010, 2.

historiques et il semble que Littell a fait beaucoup de recherche sur l'histoire et sur tous les événements de la Seconde Guerre mondiale.<sup>105</sup>

*Les Bienveillantes* est devenu pour quelques Allemands un sujet d'irritation.<sup>106</sup> Von Sylvain Bourmeau, un critique allemand dans le Frankfurter Allgemeiner Zeitung, parle du début du livre comme un sujet d'irritation. « Hätte Sie so ein schulischer Ton, der jede Ironie, jede Verspieltheit zurückweist, nicht auch geärgert? »<sup>107</sup> Le début du livre montre, selon Bourmeau, trop d'ironie et le ton est beaucoup trop scolaire. Néanmoins, quelques mois après sa première rencontre avec ce livre, Bourmeau est devenu plus positif. Il voit l'œuvre de Littell comme un *Meisterwerk*, un chef-d'œuvre.<sup>108</sup>

La plupart des critiques sont positives quant au livre de Littell, même en comparant différents pays comme la France, les Pays-Bas et l'Allemagne. Beaucoup de critiques voient dans ce livre un chef-d'œuvre et peu de livres atteignent la teneur des *Bienveillantes*.

---

<sup>105</sup> Maarten Moll, *Recensie: Jonathan Littell en 'de Welwillenden'*, NRC Handelsblad, 13 novembre 2008. Disponible sur: <http://www.parool.nl/kunst-en-media/recensie-jonathan-littell-de-welwillenden~a42510/>, consulté le 5 juin 2017.

<sup>106</sup> Von Sylvain Bourmeau, *Jonathan Littell: "Die Wohlgesinnten"*, Frankfurter Allgemeine Feuilleton, 15 octobre 2006. Disponible sur: <http://www.faz.net/aktuell/feuilleton/buecher/rezensionen/belletristik/osteuropa-jonathan-littell-die-wohlgesinnten-1386577.html>, consulté le 5 juin 2017.

<sup>107</sup> Ibid.

<sup>108</sup> Ibid.

## Conclusion

Dans ce mémoire, nous avons discuté de la possibilité d'une collaboration des fictions nazies à l'écriture de l'Histoire. La question principale était la suivante : « *Les fictions nazies peuvent-elles collaborer à l'écriture de l'Histoire ?* ». Dans cette conclusion, nous voudrions répondre à cette question en utilisant les notions étudiées dans les chapitres précédents.

Paul Ricoeur distingue deux types de mémoire dans son œuvre *La mémoire, l'histoire et l'oubli*, à savoir la mémoire collective et la mémoire individuelle. La mémoire collective parle des idées du passé qu'un groupe ou qu'une culture pourraient avoir en commun. La mémoire collective contribue à la formation d'une identité collective. La mémoire individuelle correspond quant à elle au point de vue d'un individu. Ce type de mémoire contribue aussi à la formation d'une identité personnelle. Dans ce premier chapitre, nous avons également expliqué la notion de collaboration ou plutôt la différence entre la collaboration et le collaborationnisme. Si les mémoires de nazis sont encore peu communes, c'est que les écrivains hésitent encore à adopter un tel point de vue : l'histoire nazie reste encore de nos jours un traumatisme pour la conscience européenne occidentale. Ainsi les écrivains préfèrent-ils souvent élaborer leurs fictions sur des faits et même écrire des essais plutôt que des fictions, comme par exemple, Hannah Arendt dans son livre *la Banalité du mal*.

Ensuite quelle frontière entre fait et fiction ? Cette frontière est difficile à établir et sans doute est-elle différente pour chaque écrivain. Tout d'abord, il était important de spécifier la notion de fiction. Cette notion est difficile à expliquer, parce qu'elle a un sens étendu. La fiction n'est pas un simple mensonge et ne consiste pas non plus simplement à « raconter des histoires ». Il est sûr, selon Lavocat, que l'homme a une capacité à distinguer le réel de l'imaginaire. Ainsi, nous pourrions également cerner une frontière entre le réel et l'imaginaire, de même qu'entre les faits et la fiction. Lavocat distingue trois différents types de fiction dans la littérature. Tout d'abord, elle parle du monde actuel. Ensuite, des mondes possibles qui décrivent une alternative crédible au monde réel. Dans cette variante, nous pourrions inclure la notion d'uchronie. L'uchronie est une façon de refaire l'Histoire. Enfin, Lavocat parle de la notion des mondes possibles impossibles, autrement dit des mondes qui refuseraient une existence réelle.

Pour autant, il reste important pour la mémoire historique de pouvoir consulter une documentation nazie. Ce sont les archives qui permettent une telle mémoire. En même temps,

ne pourrait-on pas considérer que les fictions documentent-elles aussi l'Histoire ? C'est ainsi que le troisième chapitre a cherché à établir la possibilité d'une contribution des fictions nazies à la documentation nazie. Nous avons établi une comparaison entre la réception des fictions nazies sélectionnées en France, aux Pays-Bas et en Allemagne. La plupart des critiques étaient sceptiques à l'idée d'une contribution d'une telle fiction à la description de l'Histoire. Pourtant, les événements racontés dans ce livre, la place accordée aux descriptions et l'importance d'un protagoniste très singulier laissent penser qu'une telle fiction, à sa manière, contribue aux connaissances des événements de la Seconde Guerre mondiale. L'invention d'un auteur peut documenter la réalité. Nous avons vu dans *Les Bienveillantes* de Jonathan Littell que des passages spécifiques peuvent avoir une valeur contributive quant à certains événements du passé ou à certains personnages, comme Hitler ou Eichmann. Bien que partiel et très limité, ce travail a donc essayé de montrer que la fiction – et c'est en ce sens un pouvoir de la littérature – peut contribuer à une connaissance historique, que l'imagination littéraire et le principe fictionnel ne s'opposent pas a priori à une connaissance objective du fait historique. Au contraire, il importe de considérer que la connaissance d'une période, fut-elle trouble, est aussi une question de représentations et que les fictions littéraires activent et interrogent à leur façon l'interprétation de ces représentations.

# Bibliographie

## *Publications*

Alpozzo, Marc, *Hannah Arendt et « la banalité du mal »*. Disponible sur : [http://institut-ethique-contemporaine.org/article%2520ethique\\_arendt.html](http://institut-ethique-contemporaine.org/article%2520ethique_arendt.html).

Anonyme, *Claude Lanzmann 'scie' les Bienveillantes*, Carnets de JLK, 10 novembre 2006. Disponible sur : <http://carnetsdeilk.hautetfort.com/archive/2006/09/23/claude-lanzmann-scie-les-bienveillantes.html>.

Bell, Duncan (ed.), « Introduction : Memory, Trauma and World Politics », *Memory, Trauma and World Politics*, Londres : Palgrave Macmillan UK, 2006.

Benoît, Lechat, « Jonathan Littell : De Degrelle aux Bienveillantes », *La revue nouvelle*, no. 7/8 (Juillet – Août 2008).

Binet, Laurent, *HHhH*, Paris : Editions Grasset & Fasquelle, 2009.

Blumenfeld, Samuel, *Il faudra du temps pour expliquer ce succès*, *Le Monde*, 9 mars 2007. Disponible sur : [http://www.lemonde.fr/livres/article/2007/03/09/ionathan-littell-il-faudra-du-temps-pour-expliquer-ce-succes\\_835008\\_3260.html](http://www.lemonde.fr/livres/article/2007/03/09/ionathan-littell-il-faudra-du-temps-pour-expliquer-ce-succes_835008_3260.html).

Clément, Murielle Lucille, « Introduction », *Les Bienveillantes de Jonathan Littell*, Cambridge : OpenBook Publishers, 2010.

Devarrieux, Claire et Natalie Leviisalles, « *Les Bienveillantes* », *roman à controverse*, Libération, 7 novembre 2006. Disponible sur : [http://www.liberation.fr/evenement/2006/11/07/les-bienveillantes-roman-a-controverse\\_56610](http://www.liberation.fr/evenement/2006/11/07/les-bienveillantes-roman-a-controverse_56610).

Hartman, Geoffrey H., *Holocaust Remembrance*, Oxford : Basil Blackwell Ltd., 1994.

Hoffmann, Stanley, « Collaborationism in France during World War II », *The Journal of Modern History*, Vol. 40, No. 3 (septembre 1968), 375 – 395.

Jauer, Annick, *Ironie et génocide dans Les Bienveillantes de Jonathan Littell*, Marseille : Université de Provence, 18 juillet 2008. Disponible sur : <http://www.fabula.org/colloques/document982.php>.

Lanzmann, Claude, *Shoah*, New Yorker Films, 1985.

Lavocat, Françoise, *Fait et fiction : pour une frontière*, Paris : Editions du Seuil, 2016.

Lavocat, Françoise, *La Théorie littéraire des mondes possibles*, Paris : Editions du CNRS, 2010.

Littell, Jonathan, *Les Bienveillantes*, Paris : Editions Gallimard (Editions Folio), 2006.

Moll, Maarten, *Recensie : Jonathan Littell en 'de Welwillenden'*, NRC Handelsblad, 13 novembre 2008.

Mullan, *Fatherland by Robert Harris*, The Guardian, 30 mars 2012. Disponible sur : <https://www.theguardian.com/books/2012/mar/30/guardian-bookclub-fatherland-robert-harris>.

Némirovsky, Irène, *Suite française*, Paris : Editions Denoël (Editions Folio), 2004.

Ricoeur, Paul, « L'écriture de l'histoire et la représentation du passé », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 55<sup>e</sup> Année, No. 4 (Juillet – Août 2000).

Ricoeur, Paul, *Le mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris : Editions du Seuil, 2000.

Ricoeur, « Mémoire, Histoire, Oubli », *Esprit*, 2006, No.3 (mars-avril).

Rosenfeld, Gavriel D., *The World Hitler Never Made*, Cambridge : Cambridge University Press, 2011.

Rothberg, Michael, *Multidirectional Memory, Remembering the Holocaust in the Age of Decolonization*, Stanford (Etats-Unis) : Stanford University Press, 2009.

Sartre, « La République de la Silence », *Situations III*, Paris : Gallimard, 1949.

Sartre, Jean-Paul, *L'existentialisme est un humanisme*, Paris : Nagel, 1970.

Sylvain Bourmeau, Von, *Jonathan Littell : "Die Wohlgesinnten"*, Frankfurter Allgemeiner Feuilleton, 15 octobre 2006.

Voltaire, *Candide ou l'Optimisme*, Paris : Editions Larousse, 2007.

### **Sites**

Anne Frank Fonds, *Publishing Houses*, disponible sur : <http://www.annefrank.ch/publishing-houses.html>.

Anne Frank Guide, disponible sur : <http://www.annefrankguide.net/fr-FR/bronnenbank.asp?oid=3302>.

Archives nationales, disponible sur : <http://www.archives-nationales.culture.gouv.fr/>.

Comité 4&5 mei (commémoration aux Pays-Bas), disponible sur : <http://www.4en5mei.nl/>.

Ensie, disponible sur : <https://www.ensie.nl/redactie-ensie/fictie>.

Eric-Emmanuel Schmitt – La part de l'autre, disponible sur : <http://eric-emmanuel-schmitt.com/Litterature-romans-la-part-de-l-autre.html>.

*Interview avec Marine le Pen*, Grand Jury RTL – LCI – Le Figaro, le 9 avril 2017, disponible sur : [http://www.lemonde.fr/election-presidentielle-2017/article/2017/04/10/marine-le-pen-choque-en-declarant-que-la-france-n-est-pas-responsable-de-la-rafle-du-vel-d-hiv\\_5108622\\_4854003.html](http://www.lemonde.fr/election-presidentielle-2017/article/2017/04/10/marine-le-pen-choque-en-declarant-que-la-france-n-est-pas-responsable-de-la-rafle-du-vel-d-hiv_5108622_4854003.html).

Larousse en ligne, disponible sur : <http://larousse.fr/dictionnaires/francais>.

Article sur 8 mai en France, L'Internaute, disponible sur : <http://www.linternaute.com/actualite/societe/1228020-8-mai-2017-comment-est-ne-le-jour-ferie-d-apres-1945/>.

Nemo Kennislink sur la commémoration allemande, disponible sur : <https://www.nemokennislink.nl/publicaties/hoe-herdenkt-duitsland>.

Site de NOS, <http://www.nos.nl/>.

The American Heritage Dictionary of the English Language, disponible sur : <http://www.dictionary.com/>.